

# ***LES ENFANTS DU BAÏKAL***

de Pirkko Saisio  
Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail

cote : FIN05N668

Date/année d'écriture de la pièce : 2002  
Date/année de traduction de la pièce : 2002

Création le 30 octobre 2002 au théâtre KOM, à Helsinki  
Titre original : Baikalin lapset  
© Pirkko Saisio / théâtre KOM, 2002  
© Anne Colin du Terrail, 2002, pour la traduction française

## Personnages

PENTTI, écrivain

LEO, charpentier

MANTSOU, cinéaste

VIMPPA, metteuse en scène

TAROU, ministre

KRISSE, médecin

DIOUNA ORBENKO, écrivaine

OTTO, fils de Pentti, animateur télé

YOURI, fils de Tarou et Leo, boxeur amateur

TANIA, fille de Vimppa et Mantsou, étudiante en cinéma

RIIKKA, fille de Tarou et Leo, étudiante en sciences politiques

HERTA, fille de Krisse et Leo, étudiante en médecine

## PROLOGUE

### Présentation des personnages et du mode de narration

*La veille du Premier Mai, dans l'après-midi.*

*Tous se préparent pour les réjouissances de la fête du Travail, qui est aussi la fête des étudiants et du printemps et qui commence en Finlande dès la veille du Premier Mai, en réminiscence de la nuit de Walpurgis.*

*On entend jouer en sourdine « Les Rives du Baïkal », chanson emblématique des années 1970 composée par Matti Rossi et Kaj Chydenius à la gloire des jeunesses communistes.*

*Diouna Orbenko entre, l'air de chercher quelque chose, suivie à quelques pas de distance par Mantsou, qui la filme, caméra à l'épaule. Pentti entre, avale une gorgée de champagne et met sa tronçonneuse en marche. Les regards de Pentti et de Diouna se croisent un instant, aucun des deux ne semble reconnaître l'autre. Pentti entreprend avec frénésie d'abattre des pommiers, Diouna poursuit sa quête.*

*Tous les comédiens sont simultanément sur la scène.*

MANTSOU. — Diouna Orbenko, pajalousta<sup>1</sup>. Smatritié, pajalousta<sup>2</sup>. Un regard, s'il vous plaît. Par ici.

*Vimppa fait de la main un geste de dénégation, le répète et le varie.*

VIMPPA. — Viens là. Peux-tu venir là ? Point d'interrogation. Pourrais-tu venir là ? Par là. Par ici... ici défilent les travailleurs... toi aussi... Et zut ! Ça ne va pas. Mauvais contexte, tout compte fait. Donc. Pourrais-tu venir, à la fin ? Point d'interrogation. *(Et ainsi de suite.)*

*Krisse, en robe de cocktail, repasse la chemise blanche de Leo.*

*Leo et Youri boxent. Leo, ruisselant et déjà un peu ivre, porte une serviette autour des hanches et tient des boucliers que Youri frappe.*

YOURI. — Surveille ta garde !

LEO. — Surveille la tienne !

*Riikka enfille une tenue léopard, examine une carte, change les piles de sa lampe torche, compose un numéro sur son portable.*

---

<sup>1</sup> Les mots de russe sont transcrits phonétiquement à la française.

<sup>2</sup> Regardez-moi, s'il vous plaît.

*Otto, en smoking, marche nerveusement de long en large, se chauffe la voix et assouplit ses muscles faciaux.*

OTTO. — Chers téléspectateurs, bonjour ! Salut aux jeunes et aux vieux et surtout aux jeunes vieux, ou aux vieux jeunes, éternellement jeunes, comme il se doit pour le Premier Mai, et donc joyeuse fête du Printemps et du Travail, vaille que vaille, et voici pour commencer les éternellement chenus, pardon chevelus, et éternellement engagés, je veux bien sûr parler du groupe que vous attendez tous... Agit-Prop, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, toujours aussi tringlants... j'ai dit tringlants ? Je voulais dire fringants... et c'est parti pour un tour de nononononooo... stalgie...

*Le portable d'Otto sonne.*

OTTO. — Riikka, salut, joyeuse fête et hop ! un peu d'Agit-Prop pop pop... bref, qu'est-ce qui t'amène ?

RIIKKA. — Bonne chance pour ton show.

OTTO. — Ce n'est qu'à la tombée du soir, bée du soir, bée du soir, que les poules chantent et que les ressorts de lit grincent... tu remarqueras que je suis maniaque, hypomaniaque. Tu ne viens pas ?

RIIKKA. — J'ai peur de ne pas avoir le temps, mais...

OTTO. — Tradition, tradition ! Je vais de toute façon sauter dans un tacot, je pourrais passer te prendre... et toi tu n'as qu'à sauter dans une petite robe sympa, O.K. ?

RIIKKA. — On verra.

OTTO. — Ne m'énerve pas, tu veux, j'essaie de me concentrer.

RIIKKA. — Otto.

OTTO. — Quoi ? Dis vite.

RIIKKA. — Rien. Tâche de tenir le choc. Je te dis merde.

*Riikka raccroche et entreprend sans enthousiasme de troquer sa tenue léopard contre une robe.*

*Otto continue de répéter son texte. Tania entre, portant une caméra, et voit Pentti en train d'abattre les pommiers.*

TANIA. — Qu'est-ce que tu fais ? Pentti ! Tu entends ? Je vais aller chercher m'man. Tu es fou ? Je vais aller chercher m'man. Qu'est-ce que tu fais ? M'man ! M'man ! Viens voir !

VIMPPA. — Pourrais-tu venir voir ? Pourrais-tu venir, à la fin ?

TANIA. — Tu as vu ce qu'il fait, ce malade ?

VIMPPA. — Point d'interrogation.

TANIA. — Je vais appeler papa. Il va le tuer.

*Tania compose un numéro sur son portable. Pentti continue de manier frénétiquement la tronçonneuse. Le portable de Mantsou sonne.*

MANTSOU. — Ah, Tania, salut, je suis sur un tournage. Tu ne pourrais pas rappeler un peu plus tard...

TANIA. — Tu te rends compte de ce que fait cet ahuri, tu dois...

MANTSOU. — Dans la soirée... je suis en train de filmer un écrivain... on se verra tout à l'heure.

TANIA. — Je vais le filmer, tu vas voir... tu te rends compte... en gros plan, que tu vois jusqu'aux pores de sa peau, à ce forcené. Tu te rends compte... il...

*Mantsou raccroche.*

TANIA. — Et merde.

*Pendant tout le reste de la scène, Tania, folle de rage, filme les activités de Pentti. Ce dernier ne semble pas s'en apercevoir, et ne s'en aperçoit d'ailleurs réellement pas.*

*Tarou s'habille devant un miroir et répète son discours du lendemain. Riikka l'écoute et l'aide à s'habiller.*

TAROU. — ... il ne s'agit cependant pas seulement... il ne s'agit toutefois pas uniquement du fait que... oui, bien... et blablabla... du droit de tous... non, du droit de chacun de profiter de la vie. Point. Virgule. Même si les forces du marché semblent avoir du mal à admettre... et blablabla... que... oui, oui, oui... mais la liberté apporte inévitablement la responsabilité... bien, bien... et la responsabilité apporte la liberté... non... non... la liberté et la responsabilité, oui... la responsabilité... seule la responsabilité peut apporter la liberté, tandis que les mouvements extrémistes, l'extrémisme... le terrorisme... non, l'extrémisme, qui... qu'est-ce que je voulais... ah oui...

RIIKKA. — Ton collant. Troué, au talon.

TAROU. — Pourquoi hésiter ? Le terrorisme. Oui. Tu viendras m'écouter demain ?

RIIKKA. — Où ça ?

TAROU. — Sur la place du Sénat, bien sûr.

RIIKKA. — On verra. M'man.

TAROU. — Tu es toujours venue.

RIIKKA. — M'man, s'il te plaît.

TAROU. — Mais si tu as quelque chose de plus important...

RIIKKA. — Un sentiment bizarre. Comme d'être en embuscade. Parmi les étoiles, ou dans l'espace. Et de tout voir de l'extérieur, comme si...

TAROU. — Oui ? Dis vite, je dois...

RIIKKA. — Non, rien. Courage. À demain, ou à tout à l'heure, plutôt... ou... merde. Non, rien. À plus.

*Herta, en blouse blanche, examine des radiographies et un dossier médical, l'air de plus en plus perplexe, puis compose un numéro sur un téléphone fixe.*

KRISSE. — Krisse à l'appareil, j'écoute.

HERTA. — Ici Herta, salut.

KRISSE. — Ils sont en train de boxer. Il va y avoir un accident.

HERTA. — Loivanen, Katri Marketta.

KRISSE. — Et on va les entendre gueuler, crois-moi. Les « putain » et les « bordel de merde » vont voler plus dru que les confettis et les serpentins pour un Premier Mai normal.

HERTA. — M'man. C'est toi la responsable du traitement de cette Loivanen Katri Marketta ?

KRISSE. — La vieille dame à qui son fils apporte toujours des chouquettes ?

HERTA. — Celle-ci est née le huit huit soixante-quinze.

KRISSE. — Ah. Celle-là.

*Le poing de Yuri trouve une ouverture dans la garde de Leo et le frappe.*

LEO. — Espèce d'abruti ! Merde.

HERTA. — Écoute, m'man. Pourquoi est-ce que tu lui as prescrit...

KRISSE. — Ça y est, ça commence. Qu'est-ce que je disais.

YOURI. — C'est de ma faute, bordel, si tu as baissé ta garde ? Je n'ai pas eu le temps de réagir.

KRISSE. — Tu entends ? Ton demi-frère n'a pas eu le temps de réagir. Étonnant, non ?

HERTA. — M'man.

LEO. — Exprime-toi avec ta bouche, pas avec tes poings. Si jamais tu as quelque chose à dire.

YOURI. — Tu es de nouveau bourré ?

HERTA. — Qu'est-ce que tu as prescrit à cette Loivanen Katri Marketta ?

KRISSE. — Regarde son dossier. Je ne peux quand même pas tout me rappeler par cœur.

*Krisse raccroche.*

*Leo, vexé, est parti prendre une douche.*

*Youri reste planté là sans comprendre.*

YOURI. — Qu'est-ce qu'il a ?

KRISSE. — Si tu prenais moins de coups sur la tête, il te resterait peut-être un brin de cervelle.

YOURI. — Qu'est-ce que tu insinues ?

KRISSE. — Rien, je n'insinue absolument rien. C'est la pure réalité, l'enfer de cette maison.

YOURI. — Tu es vraiment comme dans les contes de fées, dis donc.

KRISSE. — Ah oui ? Si tu veux. Et... qu'est-ce que je suis ?

YOURI. — Tiens, tiens. Curieuse. Une horrible et méchante marâtre.

KRISSE. — Eh bien, merci ! Si tu passais plus souvent, tu verrais ce que c'est, de vivre avec un alcoo... enfin... ça ne te regarde pas... Désolée. Vraiment.

*Krisse embrasse Youri et s'apprête tristement à ôter sa robe de cocktail.*

*Diouna Orbenko s'arrête et regarde autour d'elle.*

DIOUNA ORBENKO. — This was the place. Être ici. Da<sup>3</sup>. This place. Exactly.

MANTSOU. — O.K. But can you go, please, un peu plus à gauche ? Ten meters. Diésiat miètr pajalousta<sup>4</sup>.

DIOUNA ORBENKO. — Patchémou<sup>5</sup> ?

MANTSOU. — Better composition.

DIOUNA ORBENKO. — But this was the place. I remember, je me rappelle. Être là que... da. Exactement là.

MANTSOU. — Les oiseaux. Birds. Ptitsy<sup>6</sup>. Pajalousta, quickly, please !

*Des grues cendrées passent en trompetant dans le ciel. Tous se taisent pour les regarder voler au-dessus d'eux.*

---

<sup>3</sup> Oui.

<sup>4</sup> Dix mètres, s'il vous plaît.

<sup>5</sup> Pourquoi ?

<sup>6</sup> Oiseaux.



## SCÈNE 1

*Chez Vimppa, Pentti et Tania, dans une vieille maison en bois avec jardin dans un quartier résidentiel de Helsinki.*

*La table est partiellement mise. L'ordinateur de Vimppa est allumé.*

VIMPPA. — Tania. Pose-moi une question.

TANIA. — Tu as vu ce que ce malade a fait ? C'est papa qui les avait plantés...

VIMPPA. — Sérieusement. Vas-y.

TANIA. — Stupide. Enfin bon, à quel sujet ?

VIMPPA. — Peu importe. Vas-y, pose-moi une question.

TANIA. — Passe-moi vingt balles. Ou plutôt trente. J'ai besoin de prendre l'air. Je te les rends après-demain.

VIMPPA. — Ce n'est pas une question. Une question se termine par un point d'interrogation.

TANIA. — Ah oui. Pourrais-tu me passer trente euros ? Point d'interrogation. Et kif-kif pour la suite.

VIMPPA, *faisant non de la tête*. — Je pourrais, oui.

TANIA. — Tu me les passes, alors ?

VIMPPA. — Avec un point d'interrogation ?

TANIA. — Quoi ? Oui. Avec.

VIMPPA, *faisant non de la tête*. — Oui, oui, je te les passe.

TANIA. — Alors donne. Ah. C'est encore un de tes trucs.

VIMPPA. — Quel effet ?

TANIA. — O.K.

VIMPPA. — Non, sérieusement. Tu ne peux pas juste dire O.K.

TANIA. — Super. C'est palpitant.

VIMPPA. — Qu'est-ce qui est palpitant ?

TANIA. — Cette contradiction patagoniste, qui jaillit entre la réplique et le geste.

VIMPPA. — Comment ça patagoniste ? Ce n'est... rigolote, va. Antagoniste. Pourquoi dis-tu patagoniste ?

TANIA. — C'est comme ça qu'on parle en Patagonie. Le temps s'est arrêté, là-bas, c'est pour ça qu'on y fait tout à l'envers. C'est marrant.

VIMPPA. — Ah. Tu te fiches de moi.

TANIA. — Arrête.

VIMPPA. — Oui. Bon. Alors tu refuses de coopérer.

TANIA. — Je refuse de quoi ?

VIMPPA. — De répondre. À une question simple. Qui est, petit a, est-ce que tu as eu l'impression que ce personnage allait te donner trente euros, ou pas ? Et, petit b, quelle est l'atmosphère que crée ce personnage en s'exprimant de cette façon ?

TANIA. — L'effet est dialectique et intéressant et blablabla, et ton atmosphère est merveilleuse, comme toujours, et tout ce truc est de la daube.

VIMPPA. — De la daube ? Ah. Captivant. Ce « ah » est captivant, d'ailleurs. Regarde. Regarde-moi. *(Elle hausse les épaules.)* Ah. Non. Ça ne va pas. *(Elle fait non de la tête.)* Ah. Non. Ce n'est pas bon non plus. *(Elle frappe du poing dans sa paume.)* Ah ! Oui. Ça c'est intéressant. *(Elle frappe une nouvelle fois.)* Ah ! Oui. Voilà qui m'ouvre des horizons. *(Elle court à son ordinateur.)*

*Pentti entre, vêtu d'un tablier, en sueur et les joues en feu, chargé d'un plateau de champagne.*

VIMPPA. — Si le geste... pas maintenant, chéri... si le geste a déjà... un sens fort... comme par exemple quand le comédien se frappe du poing dans la paume... entre parenthèses... le geste peut exprimer... ou exprime... non, peut exprimer... une menace ou un enthousiasme... plein de détermination... non, une détermination enthousiaste... fermer la parenthèse... c'est... c'est... zut !... Où est-ce que je voulais en venir... si le geste a déjà un sens fort dans le contexte où... c'est... et merde.

TANIA. — Si tu voulais bien ne pas la déranger.

PENTTI. — Quoi ? Qui ? Moi ?

VIMPPA. — Et voilà.

PENTTI. — Quoi ? De quoi parliez-vous ?

TANIA. — Ne l'énerve pas davantage, idiot. Elle est en pleine réflexion.

VIMPPA. — Si ça te pose un problème, tu pourrais le dire franchement.

PENTTI. — Un problème ? Qui a un problème, et à propos de quoi ? J'ai juste une question ultraféministe. Serait-il positivement impossible que je puisse poser ce plateau sur cette table ? J'ai le bras qui commence à fatiguer.

VIMPPA. — Et qu'est-ce que tu as fait pour le fatiguer comme ça ?

TANIA. — Edrem, suov zella'n sap recnemmocer.

PENTTI. — Pardon ?

TANIA. — C'est du patagon. C'est ce que les enfants paniqués utilisent pour empêcher l'éclosion, à l'aube d'un nouveau millénaire, de discussions qui ressemblent à d'interminables rituels préhistoriques. En clair, merde, vous n'allez pas recommencer.

PENTTI. — Qui recommence quoi ? Et de quoi s'agit-il, de toute façon ?

VIMPPA. — De ma thèse.

TANIA. — Non.

VIMPPA. — Du fait que je m'imaginai, pardon, pardon, pardon, pouvoir me concentrer sur ma thèse, qui est très importante pour moi, pour différentes raisons, blablabla, que je croyais avoir clairement expliquées à ma famille, dont je m'imaginai, apparemment à tort, avoir obtenu le soutien, sur le plan moral, bien sûr, pas financier, puisque la bourse de recherche qui m'a été accordée pour ce travail fait vivre dans cette maison non seulement l'auteur que je suis, mais aussi deux critiques amateurs que l'on pourrait presque qualifier de professionnels. Alors pardon, pardon, pardon.

PENTTI. — Mais nous sommes positivement ce soir la veille du Premier Mai.

VIMPPA. — Il paraît, oui.

TANIA. — Arrêtez.

PENTTI. — Nous arrêtons le mois d'avril. Qu'on le passe par les armes.

VIMPPA. — L'écrivain est au mieux de sa forme quand l'émotion l'agite. Il produit des formules insolites, presque publiables.

TANIA. — Je me tire. À slup.

PENTTI. — J'avais juste cru comprendre que mon épouse... pardon ma compagne... avait invité des gens ici ce soir.

VIMPPA. — Non. Vient qui veut.

TANIA. — Qui vient ? Il y aura papa ?

PENTTI. — Nous n'en savons rien, car nous testons apparemment ce soir notre valeur marchande.

VIMPPA. — Portes ouvertes. Comme d'habitude. On a quelque chose à leur offrir ?

TANIA, *faisant avec les mains un geste de fermeture*. — Portes ouvertes ?

VIMPPA. — You got it, baby. Désolée. Je me suis un peu énervée. Mais c'est...

PENTTI. — ... important pour moi.

VIMPPA. — Ce n'est pas ce que j'allais dire. C'est juste que...

TANIA. — ... je suis comme ça.

PENTTI. — Ne te moque pas de ta mère. Qu'est-ce qui te porte sur les nerfs, cette fois, princesse ?

VIMPPA. — Laisse Tania tranquille. Tout de suite. Interdiction de gâcher l'ambiance. Du champagne ? Merveilleux. Tu en veux un verre, Tania ?

PENTTI. — Ce n'est que du mousseux. Mais du sec. Et il y a du carpaccio au frigo.

TANIA. — Je me tire.

VIMPPA. — Miam miam. Quoi d'autre ?

PENTTI. — Du saumon mariné au cognac. Des pommes de terres nouvelles, d'Espagne. Des olives macérées à l'ail et au romarin. Noires et vertes. Non dénoyautées, bien sûr. Que j'ai moi-même préparées.

TANIA. — Je me tire.

PENTTI. — Un assortiment de harengs à la russe, tu sais, betteraves, cornichons, oignons, crème aigre, et cætera. Une banale laitue à la vinaigrette, avec quand même un peu de lollo rosso et de roquette. Et une

salade de pommes de terre du chef. Des saucisses de Francfort, en souvenir de notre jeunesse perdue. Combien en as-tu mangé ? Six. Tu te rappelles la publicité ? Avec de la moutarde forte au miel, mélangée de ma main ce matin. Et j'ai des galettes d'orge au four... au secours ! elles ne vont pas tarder à brûler... et...

TANIA. — Tu sais où tu peux te les carrer, tes galettes, Pentti...

VIMPPA. — Dans les michettes. Désolée. Ça n'a rien de personnel. Je n'ai pas pu m'en empêcher, c'était trop drôle. On oublie. Et comme dessert ?

*Tania prend sa caméra et sort en claquant la porte.*

VIMPPA. — Et voilà.

PENTTI. — Voilà quoi ?

VIMPPA. — Tu étais obligé ?

PENTTI. — Obligé de quoi ?

VIMPPA. — De gâcher la fête. Maintenant elle est fâchée et je vais être malheureuse toute la soirée.

PENTTI. — Et c'est de ma faute ?

VIMPPA. — Je n'ai pas dit ça.

PENTTI. — Sauf dans ton soupir. Toi qui fais du théâtre, tu devrais savoir interpréter tes propres soupirs.

VIMPPA. — Ce n'était pas un soupir mais un sous-entendu. Toi qui fais de la littérature, tu devrais savoir faire la différence.

*On sonne à la porte.*

VIMPPA. — Qu'est-ce qu'ils font déjà là ? Ne fais pas cette tête. J'ai le temps de prendre une douche ? Non. Bonjour ! Qui est là ? C'est ouvert ! Pentti, tu ne vas pas nous gâcher la soirée, ni à toi ni aux autres. Entrez, entrez ! Qui est là ?

VOIX DE LEO. — Ce n'est que moi. Leo.

VIMPPA. — Entre ! (*À Pentti.*) Qu'est-ce qu'il fait là tout seul ? Ils ont de nouveau un truc ?

VOIX DE LEO. — Car vous aurez toujours des pauvres parmi vous. Mais l'art...

VOIX DE YOURI (LEO JEUNE). — ... appartient au peuple.

VIMPPA. — Quoi ?

PENTTI. — Quoi ?

VIMPPA. — Quoi ? Rien. Il m'est juste... revenu. Rien.

LEO. — L'art appartient au peuple. Disait-on. Ça faisait longtemps. Et ainsi de suite.

VIMPPA. — Ça faisait longtemps. Oui. Tu n'as pas changé. Oui. L'art est...

VOIX DE TANIA (VIMPPA JEUNE). — ... la propriété du prolétariat.

VIMPPA. — Quoi ?

LEO. — Vous vous êtes disputés, ou quoi ?

VIMPPA. — Nous ? Comment ça ?

LEO. — Tu as l'air... je ne sais pas. Ça ne fait rien.

PENTTI. — Nous ne nous disputons jamais.

LEO. — Eh bien tant mieux. Je m'invite à m'asseoir ?

PENTTI. — Assieds-toi, assieds-toi. Vimppa se dispute avec elle-même, à défaut d'autre chose. Ou avec sa thèse, en ce moment. À boire ? Des cacahuètes ? Grillées maison.

LEO. — Donne-moi une bière. Tu prépares une thèse ?

VIMPPA. — Krisse ne vient pas ?

LEO. — Et sur quoi ?

VIMPPA. — Du mousseux ? Autre chose ?

LEO. — Vous n'auriez pas une bière pour un vieil... mais je ne vais pas commencer. À pleurnicher, je veux dire. C'est un secret, alors. Et cætera. Tiens, c'est tout ce que j'ai pour toi. (*Il tend à Vimppa un bouquet de crocus.*) C'est grave ?

VIMPPA. — Des crocus, mes fleurs préférées. Merci. Ils sont magnifiques. La contradiction entre la réplique et le geste théâtral, c'est ce qui m'intéresse.

YOURI (LEO JEUNE). — Prolétariat est un mot savant. Pourquoi ne peux-tu pas parler du peuple ?

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Le mot peuple est déjà un compromis en soi. Même les ex-miss parlent du peuple, pour se désigner elles-mêmes.

VIMPPA. — Les ex-miss ? Allons. Et toi ?

LEO. — Moi ? Quelles ex-miss ? Je ne fais rien, ma femme bosse pour deux. Mais elle ne me donne jamais un sou, même pour acheter des fleurs, comme ça se fait quand on est invité. Je les ai cueillies dans votre jardin. Tu les as reconnues, j'ai bien vu. Putain, j'ai la bouche comme une sandale de bédouin. Alors comme ça, tu t'intéresses à la contradiction. Et qu'est-ce que ce fameux peuple va retirer de tes recherches ?

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Les fachos aussi parlent de l'oubli du peuple.

YOURI (LEO JEUNE). — Exact. Et pour une fois ils ont raison. Nous ne devons pas oublier le peuple. Et cætera.

VIMPPA. — C'est en deux parties. D'abord un travail artistique, une pièce de théâtre. Ou plus exactement un opéra. Sur les années soixante-dix. On ne peut pas traiter de cette période sur un mode réaliste, parce qu'elle recèle trop de contradictions patago... qu'est-ce que je raconte ?... antagonistes... que j'analyse ensuite dans la partie théorique, en quelque sorte. Je localise ces contradictions... enfin tu vois ce que je veux dire... dans une opposition entre le geste et la réplique et... c'est Pentti qui l'écrit.

LEO. — Quoi ?

PENTTI. — Ce qui fait progresser l'art est utile à tous, et donc aussi au peuple. Cet opéra, le livret. C'est en cours. Tu veux quelque chose à boire ?

LEO. — Eh bien cette bière, peut-être, dont il a déjà été question. Vous êtes... vous m'avez l'air un peu attardés, en plus d'être confus. Le peuple n'existe plus.

YOURI (LEO JEUNE). — Le peuple est sacré pour moi. Je crois que je suis amoureux. Merde, ça m'a échappé.

PENTTI. — Dans le vieux sens du terme, peut-être pas.

LEO. — Ni dans le vieux, ni dans le nouveau. J'ai l'impression d'avoir du papier de verre dans le gosier.

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Moi aussi, sûrement. Mais je ne m'en étais pas rendu compte. Pourquoi, toi ?

PENTTI. — Les seuls peuples qui s'intéressent encore à leur identité nationale sont ceux de certains pays du bloc de l'Est qui ont récemment acquis leur indépendance, mais...

LEO. — Je ne te parle pas d'identité mais de gens ordinaires. Vous avez l'intention d'humilier encore longtemps un vieil ivrogne ?

YOURI (LEO JEUNE). — Parce que tu sais ce que tu fais. Entre autres. Tu es comme Rosa Luxemburg. Ou Nadejda Kroupskaïa.

TANIA (VIMPPA JEUNE). — J'ai la croupe qui s'écaille ?

YOURI (LEO JEUNE). — Parce qu'on ne sait jamais ce que tu vas dire. Et toi ?

PENTTI. — Comment ça ?

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Parce que tu es fort. Effrayant.

LEO. — Cette bière. C'est pénible d'avoir à se répéter comme ça.

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Parce que tu sais ce que tu fais, mais que je ne sais pas ce que tu penses.

YOURI (LEO JEUNE). — Comme Nelson Mandela ? Eldridge Cleaver ? Dis Malcolm X.

VIMPPA. — Comment est-ce que... est-ce que j'ai un jour été amoureuse de toi ? Oui. Bien sûr. C'est drôle.

LEO. — Qu'est-ce que ça a de drôle ? Je plaisais aux femmes, à l'époque. Et je leur plais toujours. Et cætera. Même à certaines de mon âge. Tu as remarqué, Pentti, ce qui leur arrive à la ménopause ? C'est un phénomène étrange, elles s'intéressent tout d'un coup aux losers. Les jeunettes courent après les battants et s'entichent d'arrivistes aux dents longues. Mais avec l'âge, leur regard s'aiguise. Elles voient l'âme qui transparaît sous le cuir ranci.

PENTTI. — Mes galettes. Au secours ! *(Il sort.)*

*Vimppa et Leo restent seuls en tête-à-tête, mal à l'aise.*

LEO. — Il n'a pas pris ça pour lui ?

VIMPPA. — Qui ?

LEO. — Pentti. Cette histoire de loser.

VIMPPA. — Non. Bien sûr que non. Comment ça ?

LEO. — Non, je me disais. Comme il... je me disais juste. J'ai manqué de tact ? Sans doute, oui.



VIMPPA. — Quelle heure est-il ?

LEO. — Quelle heure ? Je ne sais pas. Je n'ai pas de montre. Qu'en ferais-je. Je suis venu trop tôt ?

VIMPPA. — Non. Bien sûr que non. Je suis contente de te voir. Vraiment. Ça faisait longtemps.

LEO. — Je me suis dit... pour le Premier Mai. Comme avant. Et cætera. Il écrit ?

VIMPPA. — Qui ?

LEO. — Pentti.

VIMPPA. — Un opéra. Sur le communisme. Je ne viens pas de te le dire ?

LEO. — Si, si. Je pensais à quelque chose de plus personnel... enfin non, je ne pensais à rien. J'étais perdu dans mes pensées. Pardon.

VIMPPA. — Ça le passionne. Oui. On écrit ensemble. Enfin, Pentti écrit, moi je suis script editor.

*Pentti sort de la cuisine avec des bouteilles de bière, mais fait demi-tour en entendant qu'on parle de lui.*

LEO. — J'ai toujours admiré les artistes.

VIMPPA. — Arrête.

LEO. — J'aurais pu en être un, moi aussi, mais dans ces années-là j'étais... plutôt occupé, dirais-je. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? Est-ce que j'ai... non, sérieusement, Vimppa... qu'est-ce que l'opinion d'un semi-clochard comme moi peut signifier pour une artiste aussi admirée et une universitaire aussi distinguée que toi ? Tu m'écoutes ? Ah , Leo, Leo, tu te fais du mal.

*On sonne à la porte.*

VIMPPA. — C'est ouvert ! Salut ! Qui est là ?

LEO. — Pardon, Vimppa. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

VOIX DE TAROU. — C'est Tarou, salut !

VOIX DE KRISSE. — Et Krisse ! Joyeuse fête !

LEO. — Elles se sont remises à traîner ensemble, et ainsi de suite. Grand bien leur fasse. Et cette bière, ça vient ?

VIMPPA. — Entrez ! Entrez !

TAROU. — Bonjour. Salut, Vimppa. Tu n'as pas changé. Vieilli, je veux dire.

VIMPPA. — Flatteuse. Tu me verrais au réveil.

TAROU. — Veuve Cliquot. Ça te convient ?

LEO. — J'aurais plutôt parié sur une veuve noire. Vous savez ? L'araignée. Je regarde des documentaires animaliers à la télé. Ils sont totalement dépourvus de profondeur et n'exigent aucune interprétation, parce que les bêtes font ouvertement ce que les gens se cachaient pour faire, avant, quand ils avaient encore un peu de décence. S'entredévorer. Et cætera. La veuve en question incite d'abord le mâle à s'accoupler et ensuite, quand elle a obtenu ce qu'elle voulait, elle le boulotte froidement. Froidement ? Non, proprement. Soigneusement. Le mâle, donc.

TAROU. — Tiens, Leo. Ça faisait longtemps. Toujours aussi aimable.

LEO. — Mon ex-moitié est en pleine forme. Pas l'actuelle. Dois-je en tirer des conclusions ?

TAROU. — Ne te gêne surtout pas. Tu n'as pas non plus l'air...

LEO. — ... aussi mal en point qu'on pourrait croire. Merci. Je suis ici avec du plus beau monde que moi. C'est contagieux.

*La porte s'ouvre, un joyeux brouhaha se fait entendre dans le vestibule.*

VIMPPA. — Mais qui est-ce ? Tiens ! Les voilà malgré tout. Pentti ! Champagne ! Vite ! C'est merveilleux !

*Tania, Herta, Riikka, Otto et Youri entrent, Herta encore en blouse blanche, Otto en smoking.*

OTTO. — Salut la compagnie et bonne fête à tous ! À tous ! J'ai un direct qui commence dans deux heures, j'ai les tubes... non, les flubes... enfin un peu le trac, quoi. Pas de harengs sur ma chemise, par pitié ! Attention, attention ! Tu enregistres, papa ?

PENTTI. — Bien sûr. La cassette est déjà en piste.

OTTO. — Sur le tarmac ? On est dans l'avion, on a été détourné ? Gare aux attaques ! Tremblez, jumelles du monde entier !

VIMPPA. — Pentti, champagne pour tout le monde ! Hop hop !

HERTA. — Vous n'auriez pas du jus de pommes ? Je fais juste une pause. M'man, écoute.

OTTO. — Nous atteignons le vide sidéral et éblouissant, mais sous nous rugissent les vagues noires du subconscient ! Nous allons tomber en vrille. Attachez vos ceintures, les nuées d'orage bleu nuit des rêves menacent de nous aspirer ! Faites-moi taire, quelqu'un.

KRISSE. — Je ne suis pas de service.

LEO. — Faites-le taire. C'est lui qui le demande.

OTTO. — Non. Je dois rester dans le mood.

HERTA. — Cette Loivanen est dans le coma.

KRISSE. — Et moi je fête le Premier Mai. Que lui est-il arrivé ?

TAROU. — Et même Riikka qui a mis une robe. Quelle bonne surprise. Enfin un peu de féminité. Quand elle était petite, elle voulait être la Claude du Club des Cinq.

RIIKKA. — Arrête.

HERTA. — Une erreur médicale.

TAROU. — Vous allez faire la fête ensemble quelque part ?

RIIKKA. — Oui. Avec Tania.

TANIA. — Oui. Oui, oui.

HERTA. — Où est-ce que vous allez ? Je peux vous rejoindre plus tard ?

RIIKKA. — Non. Désolée. Mais...

YOURI. — Halte aux vaches, soutien aux chiens ! Halte aux vaches, soutien aux chiens !

LEO. — Ne sois pas ridicule, à ton âge.

TAROU. — Il s'en souvient ! Mon Dieu ! Viens que maman t'embrasse. Est-ce que je vous ai raconté...

RIIKKA. — Oui. Chaque Premier Mai.

TAROU. — Youri était si étonné, et sa petite bouche était si si ronde... vous vous rappelez... halte au fascisme, soutien aux Chiliens... On était à la manif... et du fond de sa poussette il a crié halte aux vaches, soutien aux chiens. Halte aux vaches, soutien aux chiens, mon Dieu ! quand on y pense, la façon dont les enfants comprennent les choses...

*Quelqu'un commence à chanter « El pueblo unido... », les autres se joignent à lui avec enthousiasme et émotion. À la fin de la chanson, tous restent silencieux un moment.*

KRISSE. — Il n'en manque qu'un.

TAROU. — Victor Jara ?

KRISSE. — Je pensais à Mantsou, à vrai dire.

TANIA. — Papa ne vient pas ?

LEO. — Si, si, il va venir.

VIMPPA. — Au secours ! Qu'en sais-tu ?

LEO. — Quoi, au secours ? Ça fait plus de dix ans que vous n'êtes plus ensemble.

VIMPPA. — Non, les arbres. Qu'en sais-tu ?

TANIA. — Ça y est, tu réagis ?

LEO. — Je suis tombé sur lui à la Librairie académique. Quels arbres ?

PENTTI. — Les filles nous font de nouveau un de leurs sketches. J'ai assassiné quelques pommiers qui ne donnaient plus de fruits.

TANIA. — Papa les avait plantés de ses mains.

PENTTI. — Un arbre sans fruits est comme un vin sans alcool. Inutile et obscène. Qu'en dis-tu, Leo ?

LEO. — Je ne suis pas spécialiste des relations humaines. Les crayons ne valent plus rien, de nos jours.

YOURI. — Tu t'es fait rembourser ?

LEO. — Eh bien non, figure-toi. L'énervement plus le prix du ticket de bus multipliés par l'effort égalent pas la peine.

YOURI. — C'est une question de principe. La Librairie académique est supposée être responsable de la qualité de ses crayons. Si tu veux mon avis.

PENTTI. — Toi aussi, tu étais là-bas ?

LEO. — Moi ? C'est là que j'ai rencontré ces dames, et que j'ai appris que les portes ouvertes étaient toujours d'actualité, même si les gonds grincent un

peu à cause de la rouille. Les gens ressemblent plus à des pommes qu'à des raisins... je veux dire qu'ils s'aigrissent en vieillissant, à l'inverse des raisins, qui sont plus sucrés quand ils sont secs.

OTTO. — Je pourrais t'inviter dans mon show, un jour. Pour une petite joute verbale sur la rouille des gonds. Ou des articulations, peut-être ?

LEO. — Certainement pas. Je suis un chômeur honnête. À part les allocs, je n'encaisse que les chopes de bière, et encore pas tous les jours, mais dans la joie et la bonne humeur.

KRISSE. — Arrête de me fixer comme ça, Herta. Je reviendrai sur le cas de cette Loivanen Katri Marketta dès lundi matin.

PENTTI. — Il faut positivement que je sache, vous avez une société littéraire secrète dont je ne sais rien, ou quoi ?

VIMPPA. — Non, aucune société secrète.

RIIKKA. — Il faut qu'on y aille. Tania.

TANIA, *jetant un coup d'œil à sa montre*. — Hou là !

HERTA. — Merci, Riikka.

PENTTI. — Un cercle d'étude postmoderne, alors, ou vous courez juste tous les jours pour le plaisir à la Librairie académique ?

OTTO. — Tania.

TANIA. — Oui, oui.

RIIKKA. — Quoi ?

TAROU. — Tu ne lis même plus les journaux ?

PENTTI. — Bien sûr que si. Vimppa ?

VIMPPA. — Il ne sait pas. On est vraiment obligé ?

OTTO. — Il ne sait pas quoi ?

PENTTI. — Obligé de quoi ?

VIMPPA. — O.K. J'ai deux ou trois fois jeté le journal à la poubelle avant que tu te réveilles. Et j'ai prétendu qu'il y avait des problèmes de distribution et blablabla. Alors pardon. Pardon, pardon, pardon.

PENTTI. — Ah. Il y avait de nouveau des critiques désobligeantes sur mes œuvres passées ? Ou sur cette époque...

VIMPPA. — Mais non.

PENTTI. — Alors quoi ? Dites quelque chose, quelqu'un.

TAROU. — Diouna Orbenko est à Helsinki.

OTTO. — Qui est Diouna Orbenko ?

## SCÈNE 2

*Dans les années soixante-dix, l'après-midi.*

*Un local de réunion à l'atmosphère enfumée et affairée, dans des bruits de machine à reprographier.*

*Sont présents Riikka (Tarou jeune), Herta (Krisse jeune), Tania (Vimppa jeune), Otto (Pentti jeune) et Youri (Leo jeune).*

*La scène 2 est un souvenir commun de Tarou, Vimppa, Krisse, Pentti et Leo, qui sont donc tous également présents, de même que Mantsou, muet.*

RIIKKA (TAROU JEUNE). — Qui est Diouna Orbenko ?

TAROU. — Je n'ai pas demandé ça. Vous avez mauvaise mémoire. Je savais qui c'était.

KRISSE. — Non, tu ne le savais pas. Mais rassure-toi, moi non plus. J'étais juste là.

OTTO (PENTTI JEUNE). — Tu ne lis même pas les journaux ?

HERTA (KRISSE JEUNE). — Qui veut du café ? Je peux en faire. J'ai lavé les tasses.

YOURI (LEO JEUNE). — Elle traîne encore là, celle-là ? Rentre donc chez toi grandir un peu. Diouna Orbenko est une écrivaine russe.

KRISSE. — Vous étiez tout le temps à me brimer, merde. Je voulais juste être avec vous. Et avec Leo. Merde.

VIMPPA. — Tu étais mineure. Quinze ans ?

KRISSE. — Quatorze et demi.

TAROU. — Impossible. Je ne pouvais pas avoir cet âge-là, à l'époque de la visite de Diouna Orbenko.

KRISSE. — Non ? Ah bon. Non. Si. Je me suis aigrie très jeune.

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Diouna Orbenko n'est pas russe. Soviétique, oui, mais ougrienne.

YOURI (LEO JEUNE). — Vimppa a raison. Ostyak, ou mogoule, ou quelque chose de ce genre.

TANIA (VIMPPA JEUNE). — Pas mogoule, vogoule.